

En Batbielle, l'habitat rural réinterprète les leçons de la « grande architecture ».

par Christian Bouché

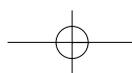
Photographies de Didier Sorbé

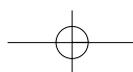
Christian Bouché est Architecte du Patrimoine au CAUE des Pyrénées-Atlantiques.

***La Batbielle, la « vallée vieille », s'étend sur la plaine de Nay, au sud-est de Pau. La richesse de son terroir et la qualité de ses matériaux ont favorisé l'apparition d'une architecture rurale qui se distingue des autres territoires du piémont pyrénéen tant par la régularité de son organisation que par la qualité de son décor.***

L'architecture de la Batbielle ne se livre pas au premier regard. Elle se refuse au visiteur trop pressé, protégeant l'intimité de ses cours d'un haut mur continu dressé à l'alignement de la rue. Un mur qui, dans un jeu subtil du montré et du caché, apparaîtra au promeneur patient destiné autant à dévoiler qu'à masquer. Si l'anodin et le quotidien sont ainsi soustraits aux regards, c'est pour que soient mieux affirmés les temps forts de l'architecture : portails monumentaux et hautes façades des corps de logis, scandant le parcours avec la régularité d'une respiration. À intervalles, le mur se déforme et s'anime, il enfle pour devenir portail, s'exhausse pour porter une maison avant de rejoindre, apaisé, son cours linéaire. Après un court répit, il gonfle à nouveau pour que se niche un autre portail, que se dresse une maison, puis retombe jusqu'au prochain pic.

La régularité de ce rythme laisse entrevoir la présence d'une mesure, d'une unité commune, maintes fois reprise et répétée. Une unité dont on pressent que la cause est à chercher dans l'organisation de la ferme autour de sa cour, répétant à l'envi les mêmes éléments dans un semblable agencement.





# Maisons de Batbielle

La borde, perpendiculaire au logis, regroupe les bâtiments agricoles en faisant face à la rue.

## Traduire les valeurs du monde paysan

À l'abri de ses murs, la cour organise l'autarcie familiale. Espace fédérateur et principe régulateur, elle agence ses bâtiments selon un ordre invariant. Son équilibre repose sur deux axes. Le premier, fonctionnel, distribue les activités de la ferme. Franchissant le portail sur rue, il traverse la cour, coupe les bâtiments de l'exploitation et se prolonge dans le jardin disposé à leur revers. Le second est engendré par l'impérieuse symétrie qui pose le corps de logis comme le sujet dominant de ce microcosme. Si le premier se définissait comme utilité, celui-ci relève des exigences de la représentation sociale, ici exprimées dans le langage de l'architecture.

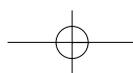
Sur cette géométrie fortement polarisée, les constructions se composent selon un système hiérarchisé, reflet des valeurs du monde paysan. Le logis tient le premier rôle. Prenant appui par son petit côté sur le mur de clôture, à l'alignement de la rue, il offre sa plus belle façade à la cour. Sa prestance, sa composition en symétrie, la régularité de ses percements et la distinction de ses matériaux sont les gages de sa prééminence. Abritant la maisonnée, il incarne devant l'Histoire la pérennité de la lignée.

Jamais en Batbielle, l'habitation et les fonctions agricoles ne sont édifiées sous un même toit. Cette mise à distance défend la façade du logis des aléas résultant des contraintes de la production ; débarrassée des contingences, elle peut s'adonner à la régularité et à la symétrie.

Les bâtiments de l'exploitation – étable, écurie, remises, fenil – se résument ici sous le nom de borde. Perpendiculaire au logis, la borde fait face à la rue. Socle de l'activité agricole, et donc de la richesse paysanne, elle est avant tout dominée par des considérations utilitaires. Le souci de composer en symétrie, de régler les dimensions ou l'implantation des baies par des impératifs formels n'y est pas prioritaire. La fonctionnalité est sa fin, son temps est le présent. Pour autant, la borde n'est pas absente des signes que la famille adresse au village. Son ampleur, le soin apporté à sa construction signifient la réussite familiale, aussi sûrement que la dépense somptuaire engagée à la réalisation de l'habitation ou du portail sur rue.

Divers petits ouvrages complètent l'ensemble, un four, le logement d'un domestique, une soue-poulailler<sup>1</sup>, qui s'accrochent au quatrième côté ou s'immiscent dans les interstices des deux bâtiments principaux. ... >

1. Petit édifice commun en Béarn et en Soule, superposant un poulailler à une soue à cochons. La façade sur cour est ajourée d'une claire-voie pour bénéficier du soleil, tandis que le côté opposé est protégé par le rampant du toit. Il en résulte une silhouette à la dissymétrie caractéristique.



## RECHERCHES

Pyrénées-Atlantiques

À droite :  
La façade de la  
demeure principale  
répond aux principes  
classiques d'une  
composition régulière  
et symétrique.

### La hiérarchie des matériaux

La hiérarchie qui s'opère entre les natures de bâtiments s'enrichit de l'expression des qualités que les constructeurs ont prêtées aux matériaux. Au sommet, règne la pierre polie : taillée, moulurée, et même sculptée dans ses expressions les plus hautes. Matériau de prix, elle est destinée aux ouvrages ou aux parties d'ouvrages les plus estimés.

Il n'est pas indifférent que les lieux privilégiés de l'ornement sculpté soient deux passages : le portail sur rue et la porte du logis, celle qui introduit à la cour ; et celle qui conduit au cercle le plus intime. Leur position, à l'interface, les désigne particulièrement comme support des messages à l'adresse du passant ou de l'invité. Leur décorum exprime la place de la famille dans le groupe social ; par là, se distinguent les « grandes maisons » dans cette confusion des sens qui identifie la bâtisse à la lignée.

En seconde place, viennent les enduits. La façon de l'enduit est proportionnée à la qualité de la façade : appliqué à une bordure ou à un ouvrage utilitaire, il sera d'une facture plus grossière que celui que l'on destine à la façade du logis. Celui-ci fait l'objet de savoir-faire raffinés ; il peut jouer des effets de lissé et de gratté, il peut être rehaussé d'un badigeon, généralement teinté d'ocre, mais parfois

**L'enduit est le faire-valoir de la pierre : les décrépiages nuisent à l'équilibre plastique des façades**

de rouge, voire de bleu, il peut être découpé en registres par des cordons... Mais l'enduit, quelles que soient ses qualités, se soumet toujours à l'ornement de pierre. Il est le faire-valoir de la composition architecturale. C'est pourquoi les décrépiages, qui furent un temps à la mode, nuisent tant à l'équilibre plastique des façades. Le galet étant mis à nu, ce qui était surface devient écriture ; la page immaculée portant la lettrine se couvre d'une calligraphie brouillonne qui la rend inintelligible.

Enfin, au rang inférieur, se situent la pierre brute ou le galet. Les seules manifestations de pierres apparentes sont réservées à des ouvrages modestes, bâtiments utilitaires ou murs de clôture, preuve du peu de considération qui leur est accordé.

Les façades anciennes nous montrent que les constructeurs, s'ils étaient soucieux de l'effet et de la convenance d'un matériau, ne s'embarrassaient pas de sa vérité. La vraisemblance suffisait et peu

leur importait que les corniches, les chaînes ou les cordons qui rythmaient la façade fussent faits de pierre ou d'un enduit à son imitation. Mieux, certains éléments de construction pouvaient relever de techniques mixtes. Ainsi, des corniches avaient leurs angles taillés dans la pierre, alors que les parties droites étaient plus simplement faites de mortier « tiré au calibre ». Le choix de la pierre s'imposait en raison de la fragilité de l'angle effilé par ses moulures et des difficultés de moulage d'une pièce formant retour. En revanche, pour les parties droites, la corniche filée reprenait l'avantage par l'économie qu'elle procurait. *In fine*, l'aspect de l'ensemble était unifié par un badigeon, qui pouvait recevoir un décor de faux joints, voire, de manière plus inattendue, un motif simulant une « génoise » de tuiles creuses. On voit par là que la réalité d'un matériau importait bien moins que son effet plastique.

### La genèse des formes

L'expression d'« architecture traditionnelle » a cet inconvénient qu'elle nous invite à considérer les ouvrages qu'on lui attache comme des formes atemporelles, si ce n'est immémoriales. Pour notre chance, les constructeurs avaient en Batbielle le goût de la précision historique et se sont attachés à dater leurs ouvrages par de nombreuses inscriptions gravées sur les clés d'arcs. S'il est acquis qu'une date n'authentifie pas l'édifice, ces indications, maniées avec la prudence requise, nous sont extrêmement précieuses. Doublement précieuses même, par ce qu'elles nous apprennent de la genèse des formes et par le reflet qu'elles nous renvoient de l'activité de la construction. ... >

Le portail sur rue  
témoignait de la  
réussite familiale.





À droite :  
Lieux de passage,  
le portail et l'entrée du  
logis, supports privilégiés  
de l'ornement.

Des ouvrages timbrés de la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, telle la maison Sallanabe à Saint-Abit, datée de 1702, nous montrent que les principes de composition de la façade à deux niveaux et trois travées en symétrie sont déjà établis. Le type architectural majeur de la Batbielle, bien qu'encore marginal, est constitué dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'examen quantitatif des dates gravées fait apparaître une exceptionnelle densité d'ouvrages entre 1780 et 1850. Plus qu'un mouvement conjoncturel, il convient d'y lire l'aboutissement d'un cycle d'enrichissement de la paysannerie qui l'autorise à immobiliser dans la pierre ses ressources capitalisées<sup>2</sup>. Dans cette fièvre bâtisseuse, la Batbielle était naturellement favorisée. Tout d'abord, par la qualité de ses terres qui en faisaient le plus riche terroir du Béarn, permettant ainsi à sa paysannerie d'exprimer son opulence dans la pierre. Par la qualité de ses matériaux de construction ensuite : le Gave fournissait sable et galets, les carrières de Nay et Saint-Abit produisaient un calcaire à grain fin parfaitement approprié à la sculpture, tandis que la chaux de Montaut offrait un liant réputé, objet d'un négoce fructueux.

Cette heureuse conjonction a permis au type architectural de la Batbielle de s'affirmer au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour s'imposer dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>. Si les années 1820-1850 sont celles de l'apogée, la seconde moitié du siècle semble marquer le pas : la commande s'essouffle, tandis que la production perd en qualité.

Au terme de la chaîne, des constructions édifiées dans les années 1920 et 1930 prolongent les traits traditionnels. Si les coyaux qui adoucissaient la toiture en bas de pente ont disparu, si des pignons se sont substitués aux croupes, la composition de la façade perdure, et parfois avec elle le goût de l'ornement de pierre sculptée. Quoique les formes se raidissent, l'empreinte des principes de composition reste présente au cœur du XX<sup>e</sup> siècle.

### La permanence du modèle architectural

La caractéristique la plus singulière de l'architecture de la Batbielle réside dans la régularité de ses formes et de ses principes. Le canon s'y répète avec une perfection et une obstination inconnue des autres secteurs du piémont pyrénéen. Si le modèle de la façade tripartite à étage ne rend pas compte de toutes les expressions de l'architecture de la plaine de Nay, son pouvoir d'attraction est tel que l'ensemble de la production architecturale semble se définir par rapport à lui.

Aux côtés du type accompli, existent des constructions basses, en simples rez-de-chaussée.

Ces ouvrages, érigés pour des familles moins fortunées, n'en respectent pas moins, à leur mesure, les mêmes principes : séparation stricte du logis et des bâtiments de l'exploitation, organisation réglée autour d'une cour, régularité et symétrie de la façade principale... Mieux, la différence de facture apparente entre les baies hautes et basses de certaines maisons nous révèle que l'exhaussement d'une construction était une pratique courante et qu'à l'origine d'une maison à étage, se trouvait souvent une maison basse. Tout se passe comme si la construction de celle-ci ne représentait qu'une étape dans l'accomplissement social dont la réussite se marquerait par l'entrée dans le monde des « grandes maisons ».

Un surcroît de fortune pouvait avoir d'autres effets, poussant à désirer l'extension de la demeure familiale. Or, l'introduction d'une quatrième travée n'était pas compatible avec le maintien de l'axe de la

porte comme source de symétrie. C'est pourquoi, la solution généralement retenue consiste à tenir les nouvelles baies à bonne distance du triplet originel, faisant en sorte que la façade ne semble pas composée de quatre travées, mais de trois plus une, d'un noyau fondateur complété d'une adjonction. À sa manière, cet écart à la norme exprime la vigueur de la règle.

Il faut bien mesurer ce que cette implacable régularité avait d'anormal par rapport aux nécessités. La distribution est figée dans une symétrie parfaite où deux

grandes pièces, une salle et une cuisine enserrant le vestibule et sa cage d'escalier. Que la maison soit petite ou grande, le schéma de la façade et l'agencement interne restent inchangés. Dans les cas extrêmes, des pièces de plus de 40 m<sup>2</sup> sont éclairées par une unique baie de 0,90 par 1,80 m.

La richesse du propriétaire ne semble pouvoir s'extérioriser que par l'amplification de la façade ; elle n'ouvre pas le droit de procéder au saut qualitatif qui, par la multiplication des percements, induirait un autre schéma de façade. Cette limitation volontaire nous conduit au cœur de la mentalité paysanne : le caractère impérieux de la règle témoigne d'un ordre de valeurs qui subordonne la recherche de commodité au respect des convenances et au maintien du consensus villageois.

Le plan et la distribution intérieure étant figés, l'expression de la réussite sociale doit se trouver de nouveaux supports. C'est par la qualité d'un décor sculpté, le raffinement de l'ornement d'un portail, qu'elle trouve à s'exprimer.

**En Batbielle,  
l'architecture  
se singularise  
par la  
régularité  
de formes et  
de principes  
répétés à la  
perfection**

2. La diatribe de l'abbé Bonnecaze, fustigeant, en 1773, les habitants de Coarraze qui « s'adonnent beaucoup trop au luxe, ce qui les ruine, et ont la manie et la fureur de construire de belles et vastes maisons », et ceux de Piétat qui « ont la folie de construire des maisons et des granges qui ne leur sont nullement nécessaires », illustre à sa manière l'exceptionnelle mutation qui s'opère au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cité par Jean Loubergé, dans *La Maison rurale en Béarn*, éd. Créer, Nonette, 1986.





Les menuiseries sont ornées de motifs décoratifs de tradition populaire, fondés sur des tracés géométriques.

3. Pierres planes réservées pour la gravure ou la sculpture, ici insérées au-dessus des arcs de portes et parfois de la fenêtre centrale.

4. Pierre Magendie en a photographié 39 occurrences dans son ouvrage *Linteaux en Béarn, de la plaine de Nay, Pau, 2000*.

5. Cette description ne s'applique bien sûr pas à toutes les architectures de la plaine de Nay. Bandeaux et chaînes d'angle n'y sont pas toujours présents. Les décors d'enduits étant par nature éphémères, certains ont disparu à la suite de travaux de ravalement. Une meilleure compréhension des qualités propres de ces architectures, le recours à la chaux dans la confection des enduits permettent d'espérer que ce phénomène soit enrayeré.

6. Jacques Androuet Du Cerceau, *Troisième livre d'architecture*, Paris, 1582 ; Pierre Le Muet, *Manière de bastir pour toutes sortes de personnes*, Paris, 1623.

### L'ornement, expression du prestige social

Le décor se recommande à la fois par son abondance et sa qualité. Dans la pierre ou dans le bois, la sculpture s'épanouit aux portes et aux portails. Une différence d'inspiration est sensible selon le matériau. Alors que tailleurs de pierre et maçons sont enclins à emprunter à l'architecture savante, les artisans du bois restent attachés à un vocabulaire décoratif basé sur la géométrie, reposant sur des tracés à la règle ou au compas. Sous leur ciseau, les vantaux s'animent d'un jeu graphique de roses et de marguerites, de soleils et d'éventails, de guillochis et de frises en dents de scie...

À côté de ces figures de l'art populaire, l'ornement de pierre privilégie des formes issues de la culture savante. Certains portails sont composés comme de véritables arcs triomphaux où des pilastres toscans ou ioniques, accostés d'ailerons à volutes, portent des vases, des urnes ou des pots à feu.

Mais c'est par les tables<sup>3</sup> de pierre disposées au-dessus des portes des logis que s'est le mieux exprimé l'art des sculpteurs. Leur production puise largement dans le répertoire classique : guirlandes florales, cornes d'abondance, coupes et corbeilles débordant de fruits... L'analyse révèle des séries sous lesquelles se devinent des motifs d'atelier, dont certains sont directement issus des gravures des traités d'architecture. Ainsi, un décor de griffon faisant face à un candélabre présent sur une maison de Bourdette et, sous une forme plus stylisée à Assat et Mirepeix, trouve-t-il son origine dans la frise du temple d'Antonin et Faustina à Rome, relevé et gravé par Palladio et Vignole et diffusé par les multiples rééditions de leurs traités d'architecture. Un autre motif conjugue formes géométriques et végétales, dans des compositions où se lit l'influence des recueils d'ornements de l'ornemaniste J. Bérain.

Mais le thème le plus représenté est issu du chapiteau corinthien<sup>4</sup>. Une figure dont il se démarque cependant par la liberté de son interprétation qui joint aux feuilles d'acanthé les pampres et les grappes de la vigne. Ainsi la leçon classique s'enrichit d'un sens nouveau par l'association de la plante qui, outre ses résonances eucharistiques, évoque le mieux la générosité de la terre et la prospérité qui en découle.

La leçon du classicisme ne se limite pas à des emprunts syntaxiques, elle imprègne l'ordonnance de la façade, composée comme le sont les architectures « savantes » de l'âge classique. Son cadre est fermement tenu par les chaînes d'angle, généralement traitées en décor d'enduit. Son axe est affirmé par le traitement de la travée centrale qui, dans les exemples les plus soignés, se présente comme un véritable avant-corps. Comme aux frontispices des châteaux, l'étagement des plans en profondeur est suggéré par la saillie du pilastre sur un fond de bossage et du bossage sur l'enduit. Mais l'accent est mis sur la dynamique verticale. Porte et fenêtre axiale sont réunies dans un décor de pierre qui se projette en toiture par



Les décors sculptés des tables de pierre disposées au-dessus des portes des logis convoquent le répertoire classique de l'ornement : griffons, cornes d'abondances, motifs végétaux, parmi lesquels la feuille d'acanthé et la vigne.

une vigoureuse lucarne, quand il ne coupe pas la corniche pour se couronner d'un fronton. Toutefois, le sens de l'harmonie classique ne saurait se satisfaire d'une affirmation de la verticalité sans contrepartie. C'est pourquoi des cordons, tendus à hauteur d'appui ou de linteau, viennent pondérer de leur horizontalité le déséquilibre qui s'amorçait et installent l'ensemble dans l'équilibre des formes<sup>5</sup>. Une haute toiture prolonge et conclut la composition. Les deux petites lucarnes qui surplombent les travées de fenêtres offrent, en mineur, le contrepoint à la lucarne axiale tandis que les diagonales convergentes de deux puissantes croupes semblent refermer la composition sur son axe.

À sa manière, l'architecture vernaculaire de la Batbielle semble réaliser les intentions des traités d'architecture de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses choix s'expriment par des formes qui ne laissent pas de rappeler certains projets de Jacques Androuet du Cerceau ou de Pierre Le Muet<sup>6</sup>. S'il est peu probable que ceux-ci aient agi directement comme modèles, les effets de l'imprégnation par les principes de l'architecture « savante » sont patents. Dans le contexte d'une société pyramidale, comme l'était la société de l'Ancien Régime, et comme le reste la société rurale du XIX<sup>e</sup> siècle – où la transmission des formes procède en grande partie par imitation de la strate supérieure –, ils nous montrent l'exceptionnelle réceptivité de la Batbielle aux leçons de la « grande architecture ».

> La rédaction remercie Agnès Frapin, directrice du CAUE des Pyrénées-Atlantiques, pour son aide dans la réalisation de ce sujet.



Le CAUE des Pyrénées-Atlantiques a entrepris d'étudier l'architecture des maisons rurales du département et de publier une série d'affiches. Composée de 10 à 15 photographies, chacune d'entre elles présente une famille d'architecture distincte et s'accompagne d'un livret à vocation pédagogique, destiné notamment aux enseignants.

Trois affiches ont été publiées, consacrées à la Batbielle, à la Soule, aux vallées d'Aspe et d'Ossau. Courant 2004, paraîtront celles de Cize-Baigorri-Ostabaret, Vic-Bilh-Montanères et Labourd.

CAUE 64  
22 ter, rue J.-J. de Monaix  
64000 PAU  
Tél : 05 59 84 53 66  
Fax : 05 59 84 22 31  
e-mail : caue64@caue64.fr